

Pierre Vadeboncoeur, la pensée jeune

Roland Bourneuf

Number 118, Spring 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61090ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

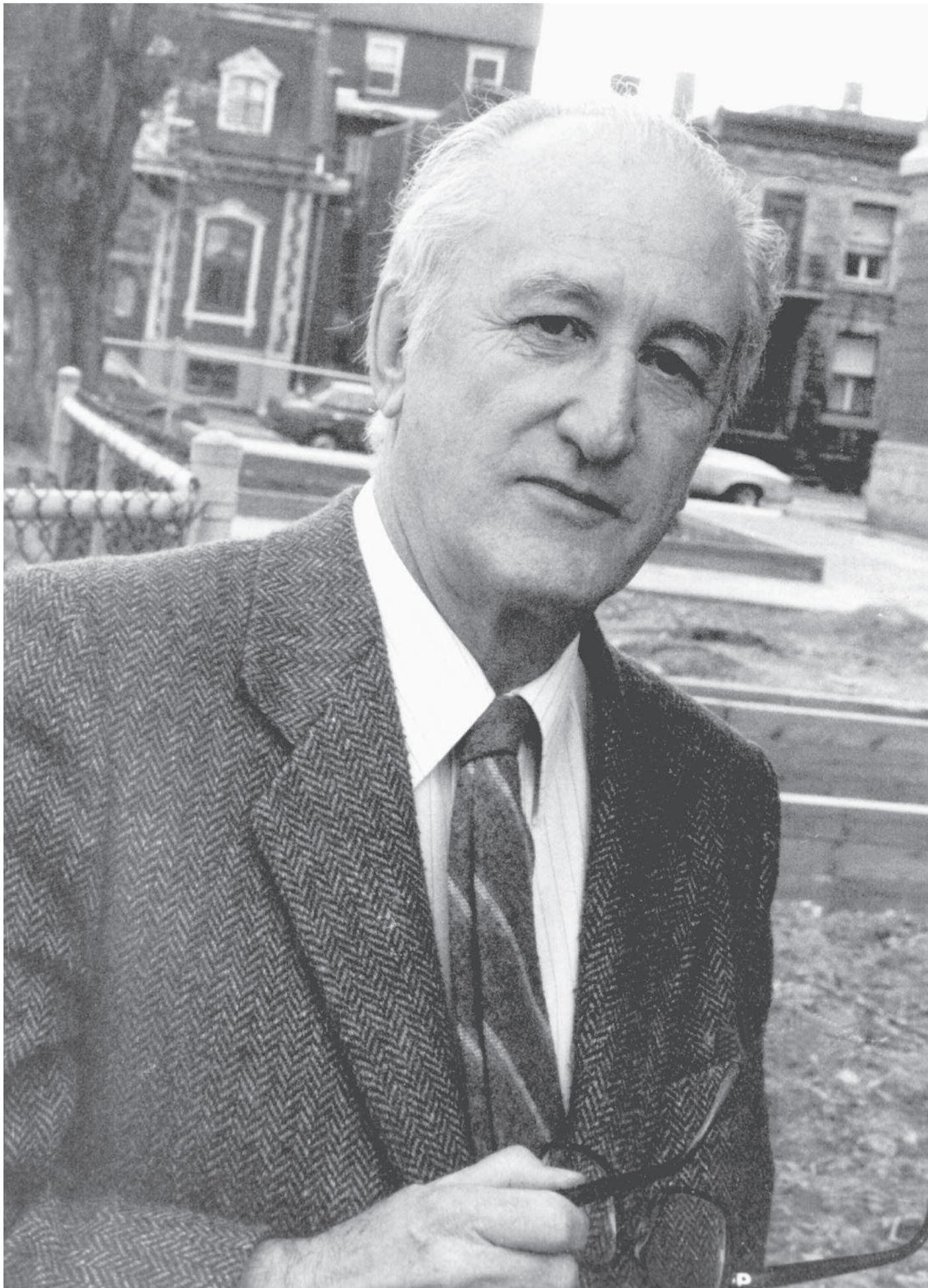
0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bourneuf, R. (2010). Pierre Vadeboncoeur, la pensée jeune. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (118), 28–36.



Pierre Vadeboncoeur vers 1992

Pierre Vadeboncoeur, la pensée jeune



Par
Roland Bourneuf

Pierre Vadeboncoeur m'avait accordé un long entretien le 24 mars 2009.

Je lui envoyai ensuite ces pages qui tracent un panorama de son œuvre.

Un peu embarrassé par l'admiration qu'il y lisait, il me répondit :

« Je réglerais mon propre compte en ramenant tout à trois ou quatre points, histoire de faire disparaître l'impression d'une œuvre vaste et cette image d'un monde... ».

Il est mort le 11 février 2010.

Je n'ai rien voulu changer à ce que j'avais écrit de lui : ses livres lumineux, l'homme droit et libre qu'il fut demeurent avec nous.

Depuis les années 1950 Pierre Vadeboncoeur a imprimé au Québec une marque décisive sur la pensée sociale et politique. Tout en demeurant attentif aux grands problèmes de notre époque, il s'est tourné peu à peu vers la réflexion sur l'art, la littérature et l'expérience intérieure. S'il a publié près de 30 ouvrages, il estime avoir encore à dire et à écrire. En cet homme bientôt nonagénaire d'une modestie extrême se noue la précieuse alliance de la conscience exigeante et de la sensibilité vibrante.

Chaque trait fait mouche, chaque phrase en sa netteté impitoyable est chargée de colère et de souffrance.

Il a toujours été, comme il aime le rappeler, dans l'action et en action même si avec le temps celle-ci a changé de forme. Ses luttes pour la reconnaissance des droits des travailleurs sont bien connues. Après une période de petits travaux journalistiques, il est à l'emploi de la Confédération des travailleurs catholiques du Canada (devenue CSN). Sa formation juridique le qualifie pour la négociation de conventions collectives dans les années 1950-1960 alors que les affrontements étaient particulièrement durs. À son actif, sa participation comme avocat aux grèves des magasins Dupuis, du chantier naval Canadian Vickers, puis à l'aluminerie de Baie-Comeau et négociateur de la Régie des alcools.

De cette époque datent ses premiers essais, certains publiés dans *Cité libre* et les *Écrits du Canada français* puis repris en recueil. Une activité intense, donc, menée sur plusieurs fronts.

Délié la liberté

La phrase qui ouvre *La ligne du risque* (1963) donne le ton de l'œuvre à venir. Même si elle a ultérieurement élargi son champ d'exploration, la pensée se donne déjà avec toute son acuité et sa force nue sans détour par la passion. « Nous vivons dans une culture qui a détruit le goût et le sens de l'expérimentation et du cheminement. » Vadeboncoeur consacrera de nombreux essais à faire le diagnostic – au sens clinique ! – de la culture que l'on disait alors canadienne-française : immobilisme entretenu par une religion frileuse, rigide et vidée d'âme, et par un régime politique qui par tous les moyens maintient l'ordre social et moral, peur de tout apport extérieur qui pourrait le troubler. Chaque trait fait mouche, chaque phrase en sa netteté impitoyable est chargée de colère et de souffrance. « L'expérience religieuse nous a liés sans que nous la vivions réellement. » Cette religion cultive l'apparence, fait du conformisme un idéal, et privant la personne de sa liberté et la collectivité de toute initiative, refuse le *risque* qu'il faudrait prendre. L'intention de l'auteur, en effet, n'est jamais d'accabler mais, tout au contraire ! de réveiller et de montrer une voie.

L'artiste donne l'exemple de ce que c'est que rompre et se tourner tout entier vers un autre jour.

Par une liberté semblable, je me retire avec facilité de l'orthodoxie diffuse, anarchique mais rigide, d'un temps où règne une espèce de domination de la multitude conditionnée par ce qu'on appelle à tout propos « l'éclatement » des normes quelles qu'elles soient.

Essais sur la croyance et l'incroyance, p. 148.

L'acte de l'artiste, en tout ce qu'il a de créateur, est un acte impliquant un refus global. Tel refus est global, non tant par rapport aux choses visées négativement par lui que par son origine, qui tient à l'absolu. Il l'est non par ce qu'il refuse mais par ce qu'il embrasse. Non par ce qu'il fait mais par ce qu'il aime. Il est original dans la force du terme. Il est foncièrement ouvert.

L'humanité improvisée, p. 93.

Les deux citations placées en épigraphe sont éloquentes dans leur collision : « Notre maître, le passé », dit le chanoine Groulx ; « Le passé dut être accepté avec la naissance, il ne saurait être sacré. Nous sommes toujours quittes envers lui », proclame Borduas, souvent pris comme référence dans l'œuvre ultérieure et donné comme un maître de la rupture nécessaire car « il a délié en nous la liberté ». Certaines phrases de Vadeboncoeur pourraient prendre place dans *Refus global* : « Notre culture a totalement négligé de fouetter les puissances de l'homme [...]. Il faut être affamé d'existence ». C'est bien là l'enjeu de la révolution à faire.

Le mot et la chose en ce temps faisaient frémir...

Elle n'est pas que d'ordre politique, même si elle l'est aussi. Vadeboncoeur le sait d'expérience. Son regard se porte sur l'organisation de la société québécoise, sur les puissances qui la contrôlent et plus largement sur le contexte mondial dont elle ne peut s'abstraire : le système capitaliste auquel les États-Unis donnent sa forme de référence. Le syndicalisme qui pouvait être un contre-pouvoir a obtenu des succès par les conventions collectives de l'immédiat après-guerre puis a glissé dans une routine satisfaite, dans les compromis et les marchandages qui confortaient le système. Or, dit Vadeboncoeur qui est sur la brèche, « la sauvegarde du syndicalisme dépend de sa volonté révolutionnaire ». Le mot et la chose en ce temps faisaient frémir... Le propos ne vise pas seulement ici le syndicalisme américain qui a déteint sur son homologue d'ici mais il définit une organisation possible du travail et de la société.

Nous sommes alors en pleine guerre froide. Les blocs américain et russe s'observent et la possession de l'arme atomique les dissuade de s'entendre « parce qu'ils ont la Mort à leur service et sous leurs ordres ». La tendance pour chaque côté est à l'expansion qui ne peut qu'entraîner le pire : « [...] la guerre froide conduit fatalement à la guerre ». La prévision, heureusement et

pour l'immédiat du moins, est fautive. Elle impose cependant de rechercher une troisième voie dans une dialectique de conciliation et de coopération, pour les autres pays en se désolidarisant des blocs et, pour ceux-ci, en faisant des expériences, d'abord locales et limitées, de paix. Aujourd'hui les protagonistes ne sont plus tout à fait les mêmes ni dans les mêmes positions, d'autres joueurs sont apparus dans un monde devenu multipolaire. La solution envisagée n'a cependant pas perdu sa pertinence ni son urgence, et, nous l'avons sans doute oublié, « le principe suprême est de sauver la vie ».

La relecture de ce livre écrit il y a presque un demi-siècle donne le sentiment aigu et intact d'être en présence d'une œuvre-clef qui appelle un grand virage collectif. Celui-ci s'est dessiné, et malgré les attermolements, déviations ou démissions, on veut croire, on voudrait croire qu'il se poursuit.

L'indépendance, mais plus

Après avoir été en première ligne de l'action, Vadeboncoeur n'a cessé (le récent *Les grands imbéciles* en témoigne) d'être l'observateur et le critique vigilant – et parfois ironique – de l'évolution sociale et politique. Il revient plus spécifiquement sur les conflits qui déchirent la société québécoise et menacent son existence même dans *Un génocide en douce* (1963) qui a fait date. Y alternent des essais mûrement pensés et des brûlots contre les responsables de l'heure (certains portraits sont dignes de La Bruyère). Le Québec, dit l'auteur, a longtemps vécu dans l'histoire et aveugle au présent, et son peuple, errant en son propre pays, a de la difficulté à trouver son centre. Difficulté encore accrue par ceux qui gouvernent, au tout premier rang, Bourassa qui pratique un « génocide en douce » au service de l'impérialisme américain et du racisme anglo-saxon.

Vadeboncoeur qui ne ménage donc pas ses mots s'est efforcé avec ses moyens propres de contrer cette action. Après avoir tâtonné dans des entreprises sans lendemain (fondation du Parti socialiste du Québec, participation à celle du NPD avec lequel il rompra), il lance sa profession de foi : « Je suis nationaliste et indépendantiste pour une raison bien simple. Je prends en charge, comme je peux, pour la minime part qui est celle d'un individu quelconque, quelques millions d'humains menacés ». Sa position, il la réaffirme aujourd'hui, inchangée, avec la même flamme.

Il voit néanmoins les pièges du nationalisme québécois dans le repliement et « l'idéologie du joul » particulièrement militante en ces années qui n'est qu'« accompagnement de la déroute ». On ne peut attendre moins de cet amoureux de la langue française qu'il manie avec une rare maîtrise, particulièrement sensible aux ressources de son vocabulaire, à ses différents niveaux, au rythme de sa phrase, à son esprit viv.

Prôner l'emploi du joual comme marque distinctive de l'identité québécoise est à ses yeux pure stupidité comme l'est toute position doctrinaire. Y compris celle de la gauche et des marxistes qui considèrent l'idée non comme représentation du réel mais comme le réel lui-même et qui font le vide autour d'elle. Depuis cette analyse, nous savons à quels désastres a conduit cette pure aberration. La Révolution culturelle chinoise dénonçait tout au nom de l'idée, rejetait la culture parce que « bourgeoise ». Distinguons : « [...] la domination des multinationales est une chose, la musique de Scarlatti en est une autre ». Ces premiers livres de Vadeboncoeur définissent donc une ligne de conduite dont il ne s'éloignera jamais : dépassant les circonstances historiques et les contingences de l'action politique, il lui faut œuvrer en faveur d'une hygiène intellectuelle et morale valable à la fois pour chacun de nous et pour la communauté des hommes.

Le tournant

Le travail intense des années 1960 et 1970, le contact avec les réalités les plus noires de la société, le spectacle des manœuvres politiciennes sordides contribuent à provoquer chez Vadeboncoeur une crise dont sortira une nouvelle poussée créatrice. *Les deux royaumes* (1978), un de ses plus beaux livres, est l'histoire d'une rupture et d'une mue, la sienne et celle qu'il anticipe et appelle pour la collectivité. Elle commence par une prise de conscience : il est entré en conflit avec l'univers ambiant. « J'ignorais que quelque chose souffrait [...]. Il faudrait s'arrêter un moment et interroger notre âme. » C'est ce que lui-même a fait grâce à son enfant de quatre ans qu'il accompagne pas à pas, avec qui il invente des jeux, entrant dans son imaginaire tout neuf. *Un amour libre*, seul récit qu'il ait écrit, est un livre charmant plein de finesse, de tendresse, de drôlerie. Vadeboncoeur s'y abandonne à son goût « pour l'interprétation poétique du règne de l'enfant ». Il ne l'a écrit peut-être que « pour [se] placer d'emblée dans la lumière originelle », la lumière qu'il a peut-être perdue ou dont il s'est éloigné comme, en grandissant, le fait l'enfant lui-même quand il n'est plus en communication avec « les figures immatérielles émanées de sa joie » et qu'il lui faut entrer en rapport avec des « êtres moins mythiques ». Cette rencontre est certes nécessaire pour grandir mais un moment vient où se produisent la satiété, l'écœurement et l'opacité intérieure. Retrouver cette lumière, donc, y vivre en permanence... Ce n'est pas, ce n'est plus l'action toute tournée vers l'extérieur qui peut la lui apporter mais l'art, la littérature, l'expérience spirituelle. Désormais ce seront les champs qu'il va explorer et qui, jusqu'à aujourd'hui, fourniront la substance principale de ses livres. L'art n'est pas abordé en esthète, ni la littérature en critique, ni la spiritualité en théologien. Vadeboncoeur ne se tient jamais à l'écart de ce qu'il observe,

Je me suis présenté devant ces œuvres dans des dispositions ingénues, ouvertes, comme je fais toujours, et tourné inconditionnellement vers les ouvrages, avec une sensibilité tout inclinée vers eux.

Dans pareille démarche, la plus vraie, la plus entière, je ne suis précédé par rien, ni conceptions, ni certitude. J'attends de l'œuvre qu'elle se révèle, qu'elle se déclare. Qu'elle m'atteigne ou m'indiffère. C'est tout simple. Je crois n'opposer pas d'exclusive. Dans cette attitude je suis un comble d'indépendance. Je suis libre de toute prison de mots.

Vivement un autre siècle !, p. 286.

analyse, écrit. Au sens le plus fort et le moins galvaudé du terme, il est engagé. Il part de l'expérience et plus précisément du sentiment qu'elle produit, de la trace qu'elle laisse en l'être profond. Il faut aller chercher la lumière là, pour lui donner son maximum d'intensité et pour vivre dans son rayonnement.

Interroger le livre

La connaissance que Vadeboncoeur a de la littérature ne s'étend pas horizontalement – il se dit même « ignorant » ! Il va et revient à quelques œuvres qui lui parlent et alors quelle justesse dans son propos, quelle profondeur et souvent quelle fraîcheur dans l'analyse ! Il ose dire ce que le lecteur sent parfois confusément mais qu'il retient, intimidé par la louange unanime et par la force de l'autorité. Et c'est pour révéler un trait essentiel de l'œuvre obscurci par des décennies de gloses. Ainsi du naturel chez Proust (*Essais inactuels*) chez qui « le texte ne se donne pas lui-même à voir », à l'opposé de « l'exhibitionnisme stylistique » des essais de Malraux (« Le texte éblouit mais sa matière s'oublie »). Il décèle chez Valéry, le parfait prosateur et le poète parfois accompli, une appréhension intellectualiste de la vie qui la limite et la glace, la privant de ce qui ne peut être expliqué et réduit à des concepts. Le « cas Hugo » est examiné dans son paradoxe aussi « énorme » que l'œuvre : « [...] un artiste dont la médiocre intelligence expose au ridicule l'immense génie ». De Claudel il retient le théâtre, et non son encombrant auteur. Rimbaud a inspiré un livre à Vadeboncoeur, *Le pas de l'aventurier*, et à maintes reprises le poète lui est l'occasion de revenir sur la notion de modernité. Ça et là il commente Gide, Camus, Saint-Exupéry, Simone Weil, Bergson et surtout Péguy auquel il « remonte comme à une source ».

Notre mémoire contient beaucoup de scories de ce qui a été lu...

Vadeboncoeur s'est nourri de littérature française. Il l'aime comme il aime le pays qui l'a produite, et sa civilisation, « ce peuple dérangent, allié peu sûr pour l'esprit possédant et protestant » (*Essais inactuels*). Il comprend cette littérature avec une rare perspicacité et l'empreinte en est bien visible dans sa propre écriture,

Je n'écoute pas ce qui se dit, j'écoute ce qui se tait.

Je n'écoute pas ce qui se nie, ou examine, ou même affirme, j'écoute ce qui existe.

La foi commence directement. Elle teste l'être avant le discours. Elle peut fort bien errer, elle se trompe, presque toujours, mais pas plus que la dialectique ou la contradiction, qui n'en finissent plus d'avoir raison à tort.

La foi donne une leçon : elle cherche la source, qui semble se trouver dans l'infiniment proche et le non-démontré.

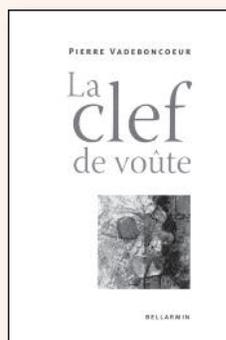
La clef de voûte, p. 39.

nette, économe, rigoureuse, tout imprégnée de « la souveraine simplicité littéraire du Grand Siècle ». Mais ses réflexions – ou méditations – sur quelques écrivains français n'ont pas pour objet principal d'analyser les caractères d'une littérature dans son extraordinaire richesse : elle constitue à ses yeux, du moins par certains de ses représentants, un « champ de gravitation spirituelle ». Rimbaud, Péguy, *Le soulier de satin*, et – plus étonnant peut-être – Rousseau dans ses *Confessions*, Saint-Denys Garneau et le cher Miron souvent célébré font passer « dans le rayon de l'ineffable ». Tel est bien l'enjeu profond de la littérature et

de l'art, qui est d'atteindre à l'être chez le créateur et, pour celui qui entre en contact avec l'œuvre, d'en recevoir le rayonnement. C'est pourquoi aussi la création ne peut être affaire simplement de talent, de relever de « l'esprit d'industrie » qui « repousse ou ajourne sans cesse l'esprit d'Écriture ». Notre mémoire contient beaucoup de scories de ce qui a été lu, elle retient aussi pour notre bonheur et, pourrait-on dire, notre salut, l'infiniment précieux, « les reflets actifs et persistants de la transcendance » (*Les deux royaumes*). Ainsi Vadeboncoeur définit l'exigence et les conditions de l'œuvre authentique : ou bien elle ramène à la conscience, ou bien elle dispense de ce retour. C'est à cette aune que peut se juger la culture.

Être « absolument moderne »

De l'époque charnière évoquée dans *Les deux royaumes* date aussi l'interrogation adressée à l'art. Ce n'est pas un hasard si Vadeboncoeur fait de Borduas un repère : une analogie est décelable entre l'esprit de révolution proclamée dans *Refus global*, réalisée dans



Pierre Vadeboncoeur
LES GRANDS IMBÉCILES
Lux, Montréal, 2008, 196 p. ; 19,95 \$

LA CLEF DE VOÛTE
Bellarmin, Montréal, 2008, 167 p. ; 22,95 \$

Un livre de Pierre Vadeboncoeur est un événement dans la pensée au Québec. On ne s'en avise pas assez. Sans doute parce qu'il ne pense pas selon l'air du temps – ce qui est précisément une raison pour nous arrêter, pour écouter cette voix qui parle sans enflure et qui touche si juste. Il nous éduque à la lucidité, la chose du monde la moins bien partagée. Il ne joue pas les Cassandra annonciateurs de mauvaises nouvelles, ne prétend pas au rôle de pédagogue, refuse encore plus celui de maître à penser. Et cependant quelle force il manifeste dans sa position d'éclaireur vigilant et quel élan il sait nous donner !

Sont parus simultanément deux livres nouveaux, bien différents comme les titres suffisent à l'indiquer, et complémentaires. L'un tourné vers l'actualité politique, *Les grands imbéciles*, l'autre, *La clef de voûte*, vers l'exploration intérieure, la conscience, la foi.

Le premier rassemble des chroniques publiées pour la plupart dans *Le couac* et *L'action nationale* de 2006 à 2008, certaines brèves, d'autres plus développées, toujours incisives. Comme on peut s'y attendre elles ont pour objets les (tristes) ténors de la politique québécoise, canadienne, américaine de l'heure. Mais au-delà de ces cadres elles analysent des pratiques partout répandues, qui se ramènent toutes à la tromperie généralisée, par les politiciens eux-mêmes, par l'information, ses silences et ses équivoques, par la propagande en ses formes les plus sournoises. Des preuves de choix : les interventions américano-canadiennes en Irak et en Afghanistan. En un mot comme en cent : le mensonge.

« De toute nécessité il importe de dire les choses telles qu'elles sont ou telles qu'on pense qu'elles sont effectivement... Le but de mon livre est d'aller droit devant soi... un livre intransigeant... » (p. 13). Nécessité, intransigeance : ces mots pourraient caractériser l'œuvre et l'action de Vadeboncoeur. Une fois de plus, dans la ligne d'*Un génocide en douce*, il exerce son art de mettre le doigt sur les dérives, les inconséquences et les pièges d'une politique, quel que soit le parti qui la fait. Le néoduplessisme au Québec, la complicité active du gouvernement canadien à l'impérialisme américain, sont les cibles favorites de Vadeboncoeur (mais son livre contient aussi un portrait de Trudeau fort nuancé qui met à mal des préventions répandues). Certes, quelques textes se répètent, qui auraient pu être écartés de l'ensemble (en particulier sur la hâte de certains péquistes à tenir un référendum), peut-être aussi la dernière section (consacrée à Mario Dumont) mais ces pages,

l'œuvre picturale, et ce désir qui habite Vadeboncoeur d'accomplir en lui-même une rénovation complète. L'artiste ne peut suivre les traditions confortables, contribuer à épaissir les scléroses et nécroses de l'être humain. Rimbaud dirait : « Assez vu [...] / Assez eu [...] / Assez connu [...] / Départ dans l'affection et le bruit neufs ! » La création artistique est mouvement vers l'inconnu – ou bien elle n'est pas.

En matière d'art Vadeboncoeur affirme son éclectisme, il revendique la liberté – et la naïveté – de son approche : « Je m'intéresse aux arts plastiques de la manière la moins académique qui soit, la moins ordonnée, la plus spontanée », déclare-t-il dans *Vivement un autre siècle !* (1996), son recueil d'essais le plus complètement consacré à l'art. Un détail parfois lui suffit à recomposer une œuvre dans une richesse que nous ne savions pas bien voir, le reflet d'une vitre, le pli d'un rideau chez Vermeer, l'irisation de la couleur chez Ozias Leduc. Une œuvre qui pourrait lui être d'abord étrangère comme celle de Molinari est abordée sans *a priori* et avec une humilité dont beaucoup de commentateurs de l'art pourraient faire leur profit. Les

Comprenez que je suis d'un siècle passé ou bien d'un siècle futur. Je ne me trouve pas tout entier dans le temps présent. Même quand j'étais plongé dans l'action, une part de moi se réservait, même si cette arrière-pensée n'était pas trop consciente.

J'avais, j'ai encore un rendez-vous avec autre chose que le temporel et que je ne sais comment nommer. Je suis comme en attente, vers ce que cette attente désigne sans le préciser.

La clef de voûte, p. 69.

tapisseries de Micheline Beauchemin lui inspirent des pages proches de la poésie. Il trouve matière à réfléchir sur la nature de l'art dans les objets kitsch, dans la ligne des gratte-ciel d'une cité nord-américaine, dans une humble statue de la Vierge oubliée à un carrefour de la campagne française. Dans *Qui est le chevalier ? et Dix-sept tableaux d'enfant*, il suit pas à pas les dessins d'un garçonnet qui devient adolescent et ceux d'un anonyme qui ne s'est jamais considéré comme un artiste. Que se passe-t-il dans ces dessins destinés à demeurer inconnus du public, d'où viennent-ils, que disent-ils ? Vadeboncoeur lui-même a souvent crayonné pour le plaisir, spontanément, souvent avec humour (et une justesse de trait qu'il ne veut pas se reconnaître...).

par leur verve caustique, donnent bien du plaisir au lecteur ! Et surtout Vadeboncoeur débusque avec la plus grande sûreté les vieilles ficelles politiques qui nous sont données comme des nouveautés « rafraîchissantes »...

L'indignation, par exemple face à la manœuvre fédérale qui a engagé l'armée canadienne en Afghanistan, est partout perceptible en ces pages. Loin d'aveugler leur auteur, elle l'éclaire. Elle ne se répand pas en attaques en tous sens mais se concentre sur quelques cibles qui se trouvent ainsi placées en pleine lumière. Le livre, en dépit de sa modestie avouée et de ses limites qu'impose l'actualité, témoigne, parce qu'elle est ici pleinement exercée, de la fonction critique de l'intellectuel : une nécessité, pour reprendre au sens fort le terme de Vadeboncoeur, dans la société.

Les thèmes, le ton, le propos de *La clef de voûte* sont évidemment tout autres. Et pourtant on ne peut s'y tromper. À la perspective extravertie d'un homme engagé depuis des décennies dans l'action politique et sociale, répond, l'une appuyée sur l'autre, l'une nourrie de l'autre, la réflexion philosophique. Terme commode pour nommer la démarche de Vadeboncoeur, et néanmoins impropre, car cette démarche n'emprunte pas les voies reconnues ou imposées par les universitaires qui en font souvent leur chasse gardée. Préjugé ou présomption de sa part ? Il s'en explique. D'abord les philosophes ne lui offrent que négations et pessimisme alors qu'il est l'auteur d'un *Essai sur une pensée heureuse*. « Ils (les philosophes) ne savent pas ce que c'est que le bonheur. Ils ont cassé l'espérance et d'ailleurs aussi les deux autres vertus théologiques. » (p. 56) Vocabulaire insolite et inaudible aux oreilles contemporaines... Mais Vadeboncoeur persiste : « Le sentiment gouverne mes pensées » (p. 64). La déclaration est pour le moins risquée, et pourrait même être prise pour une déclaration de guerre ! Il serait absurde d'y lire l'apologie romantique du sentiment au détriment de la raison : il s'agit en fait de restaurer une forme de rapport que nous établissons avec la réalité. L'auteur précise et réaffirme le caractère concret de sa réflexion sur l'absolu : « Je suis dans la vie et non dans la spéculation ».

Une seconde raison le tient à distance des philosophes : sa nourriture intérieure, il la reçoit de l'art, de la poésie, de « l'âme croyante ». Ainsi il a consacré un livre à Rimbaud et maintes fois rendu hommage à Borduas et Miron dans d'autres ouvrages. Celui-ci est dédié à Bernard Émond, le réalisateur de *La neuvaine* et de *Contre toute espérance*, le premier essai du recueil lui étant consacré. Certains jugements à vrai dire simplifient. Par exemple : « ce réalisateur [...] a introduit le silence dans le cinéma », ce qui est oublier Bresson et Antonioni, mais l'important est bien saisi de ce « cinéaste du recueillement » et de l'art qu'il pratique. Vadeboncoeur s'y reconnaît : « Je n'écoute pas ce qui se dit, j'écoute ce qui se tait » (p. 39). La phrase résume sa position propre et sa démarche. Dans ce livre comme dans les *Essais sur la croyance et l'incroyance* elle consiste à cerner l'indicible – c'est-à-dire, par un paradoxe dont on ne peut se dégager, l'approcher par des mots, « faire le siège de l'inconnu ». Il est perceptible en nous, dans notre conscience et notre âme et c'est donc là, dans la mesure où ce terme garde ici une pertinence, qu'il peut être appréhendé. Là aussi est le cœur de ce livre : l'expérience intime de l'inconnu. Le fait

Cette pratique, si modeste soit-elle, lui facilite l'accès à l'art pictural : il a l'intuition décisive que celui qui tient le crayon voit surgir « quelque chose » d'inconnu. Cet inconnu est « un fait radicalement premier », et, par exemple, les derniers Borduas ont une « valeur inaugurale, inattendue, insolite ». L'acte d'art est « un fait obéissant à sa propre nécessité », qui résulte chez l'artiste d'une rencontre entre un événement extérieur et sa résonance intime. L'émotion qui en résulte chez le spectateur est aussi l'effet d'une rencontre et c'est d'elle qu'il faut partir pour lire l'œuvre, de la surprise, de l'émerveillement, du bonheur premiers, ou bien de notre réticence, de notre ennui, voire de notre refus.

Vers l'essentiel

Outre qu'il éclaire une œuvre singulière, celle de Miron ou de Borduas, l'examen de l'acte de création artistique, pratiqué ici de l'intérieur, conduit Vadeboncoeur vers deux champs de réflexion privilégiés : le postmodernisme et l'expérience spirituelle.

Il en fait la matière de ses ouvrages publiés depuis une dizaine d'années : outre *Vivement un autre siècle !, L'humanité improvisée* (2000) et le récent *La clef de voûte* (2008). Il n'est certes pas le premier ni le seul à dénoncer le vide culturel de la modernité, mais il ne le fait ni pour la vilipender au nom du passé ni pour s'en détourner. Il se dit au contraire très séduit par les avant-gardes tout en les contestant. Bavardage et « fatras » ont envahi en particulier le discours sur l'art au point de se substituer à lui. Vadeboncoeur rejoint ici Jean-François Revel qui posait la question ironique : « La critique d'art peut-elle se passer de la peinture ? » Tel est le milieu dans lequel nous vivons, ou plutôt nous nous noyons. Le culte du nouveau pour lui-même nous anime, si l'on peut dire... « Le postmodernisme crée un monde de substitution » (*L'humanité improvisée*). Il faut sortir de cet étouffoir et accéder à notre liberté vraie et non à celle, factice, que notre époque brandit comme une oriflamme. Des voies ? Des exemples d'abord. Miron en est un, auquel Vadeboncoeur consacre un long essai pour ouvrir la réflexion (angle

premier, dit Vadeboncoeur, est « l'attention fixée sur l'Objet de mon désir ». Elle n'a pas à être justifiée, elle annule le discours critique, le commentaire, voire la réflexion philosophique car il faut distinguer l'ordre de la raison et l'ordre de la mystique, celui-ci n'étant pas réductible à celui-là. L'auteur le réaffirme : « La foi ne se discute pas » et, ajoute-t-il, elle est « permission de penser ». Alors que pour d'autres elle serait plutôt la suspension, voire l'empêchement de penser... Bel exemple, encore une fois, de l'art de retourner les idées reçues. En effet : dans cet « acte initial de confiance à ce que l'on ne sait pas encore mais que l'on découvrira peut-être » (p. 19) se révèle la possibilité de créer, qui est « mouvement de l'incrédulité », de laisser venir les mots qui se présentent. Parmi eux, le sacré, qui comme l'art et la poésie, est souverain car il résiste à toute tentative de le nier. Il est la clef de voûte.

Pages les plus exigeantes du livre, qu'on ne peut que paraphraser et citer tant la formulation est nette, lapidaire, incisive. Nous y voyons la pensée en train de se faire, que la phrase rend fidèlement en sa progression pas à pas, par le refus de l'amplification et de l'inflation verbales, dans l'économie, voire la nudité du langage. Cependant les rappels autobiographiques ne sont pas gommés, ils se présentent pour appuyer le propos et en éclairer les origines. Loin de rompre avec la tradition morale et les valeurs qu'il a reçues dans son enfance, Vadeboncoeur les assume pleinement. Elles lui permettent d'observer le présent, « siècle pauvre », où s'est perdue la notion de faute à laquelle se substituent l'indifférence et le relativisme qui veut que tout soit aussi bon que n'importe quoi. Par contre la société moderne s'est donné des boucs émissaires, les terroristes, les intégristes musulmans, les états voyous ayant pris la relève du communisme et des Rouges, et le post-modernisme dont on fait si grand cas n'est qu'un énorme « fatras ».

Certes l'analyse parfois va vite et demanderait à être complétée et nuancée. De même que ranger sans distinction « les philosophes » dans une catégorie, parler de « la modernité » constitue un amalgame trop sommaire : cette modernité n'est pas que laxisme et incohérence. Elle œuvre aussi à la défense des droits humains, à un idéal de justice, à l'émergence d'une conscience planétaire. Cependant la pertinence de l'analyse en sa globalité ne peut guère être contestée. Vadeboncoeur décrit (par exemple dans la littérature mais cela vaut pour d'autres domaines) ce que pourrait être la critique. Elle devrait faire confiance, « accueillir, recevoir, mettre en valeur, réverbérer » (p. 159), non plus réfuter et discuter mais accompagner une démarche. Donc adhérer. J'adhère !

Ce livre jamais gratuit, à la fois modeste et qui impose sa vigueur de pensée, comme toute l'œuvre a un effet profondément tonique sur le lecteur. Vadeboncoeur pose d'abord des questions pour lui, celles-là mêmes auxquelles nous ne pouvons échapper. Il dit appartenir à un siècle passé ou futur, sans passéisme ni nostalgie, observant la brutalité et le vide du monde actuel sans acrimonie mais non sans douleur, contemplatif et, il faut le dire, serein. « Je suis parti vers d'autres horizons. » Il nous aide à les regarder avec lui. **NE**

Roland Bourneuf

d'attaque inattendu mais Vadeboncoeur ne cesse de nous prendre à contre-pied !) : « Il présente un autre univers que ce qui se voit partout. Il a tous les grands respects. Il est à la hauteur de la culture. Il n'en renie pas l'essentiel. Il y remonte au contraire. Il est rempli de connaissance et de fidélité. Et de reconnaissance. Il n'a rien laissé tomber. Il ne s'est sauvé de rien. Il amène tout avec soi, ne laisse rien de cela derrière » (*L'humanité improvisée*). Chaque mot compte ici, tous ensemble définissent ce que pourrait être la vraie modernité.

... on sait depuis toujours que Vadeboncoeur n'a cure des modes et des idées reçues.

L'art contemporain, en de multiples manifestations, est vide de substance ou, serait-il plus juste de dire, d'âme. Réduit à des images, à du bruit parasite, privé de passion, est-il mort ? La culture contemporaine est-elle en train de s'enfoncer dans « l'insignifiance radicale » ? Vadeboncoeur prend quelques échantillons d'œuvres littéraires et picturales américaines. Il y décèle un mouvement qui fait rétrograder à un degré zéro de l'esthétique, de la morale, de l'humanité. Malgré les ressources latentes en ce peuple, les élans et les éclats novateurs dont il est capable, les États-Unis souffrent à ses yeux d'un « profond déficit de civilisation ». La modernité y est superficielle et factice. On peut reprocher à l'auteur de généraliser et de simplifier, d'être sensible surtout aux modèles culturels les plus tapageurs que ce pays produit et répand sur toute la planète. Son propos n'est cependant pas ici de porter un jugement sur une nation mais de pointer un mal qui ronge l'Occident et qui serait un déficit d'âme. Vadeboncoeur en arrive ainsi à cette définition de la culture : « [...] je crois que c'est le culte de l'âme » (*Trois essais sur l'insignifiance*).

Si le diagnostic a été fait en divers lieux à propos du roman, de la littérature, de la peinture et, plus globalement, de la culture humaniste, ils ne sont pas légion au Québec à avoir cette lucidité. Vadeboncoeur voit le phénomène dans son ampleur mais il croit en la capacité de renouvellement, ou de résurrection, de l'art comme de celle de la culture qui le produit. Il est un homme de foi.

L'expérience spirituelle

Quel que soit le contenu que l'on donne à ce mot, y compris, bien sûr, celui de « vertu théologique ». Venant après les *Essais sur la croyance et l'incroyance* (2005), *La clef de voûte* s'ouvre sur ces mots, abruptement. Parler aujourd'hui de vertus théologiques, comme du bien, du mal, de la faute, du beau, va pour le moins à contre-courant mais on sait depuis toujours que Vadeboncoeur n'a cure des modes et des idées reçues.

Qu'on le suive ou non jusqu'en ces lieux où l'on perd pied, on ne peut qu'applaudir sans réserve quand il rappelle que la pensée a pour fonction d'ouvrir...

Il souligne la continuité, qui témoigne de l'unité de sa pensée, entre la création artistique et la foi : toutes deux sont mouvement vers l'inconnu dont l'art ramène parfois quelques lumières. Toutes deux vont vers un au-delà de la connaissance. Il nous fait entrer là en un terrain difficile et le vocabulaire n'est pas exempt d'ambiguïté (du moins pour celui qui le lit) : les majuscules se multiplient, la Porte, l'Absence, la Chose, la Présence, la Réalité. Et le sacré, comme la poésie, est-il définissable ou ne relève-t-il que d'une expérience ? Question irritante pour les esprits qui ont besoin de définitions et de preuves rationnelles. La foi est un acte de confiance, mais ajoute l'auteur, « la foi est permission de penser ». Pour d'autres elle serait plutôt sa suspension ou son empêchement... D'abord expérience intérieure, et par là même elle échappe à la démonstration ou à la réfutation. « Je suis profondément fidèle à cela qui est en moi », le fait premier, dit-il encore, est « l'attention fixée sur l'Objet de mon désir ». L'existence de ce désir ne peut en effet être contestée, mais est-ce à dire que cet Objet, disons le contenu de la foi peut être (doit être ?) soustrait à l'examen critique ? Vadeboncoeur dit parler seulement pour lui-même. Encore que... (et il aime cette formule). Qu'on le suive ou non jusqu'en ces lieux où l'on perd pied, on ne peut qu'applaudir sans réserve quand il rappelle que la pensée a pour fonction d'ouvrir, que le but des *Essais sur la croyance et l'incroyance*, et de toute l'œuvre, est de « pratiquer une brèche ».

Un maître de l'essai

Les premiers ouvrages parfois exposent longuement, que ce soit l'évolution du syndicalisme américain ou la situation de la culture québécoise, et du développement jaillissent des formules fulgurantes. Mais c'est dans les textes plus brefs que Vadeboncoeur donne sa vraie mesure d'écrivain : chroniques, fragments, essais qui allient l'impression personnelle, voire la donnée autobiographique, et l'analyse d'un événement. L'essai comme genre littéraire qu'il manie magistralement offre un large éventail de formes et de tons. Portraits au relief accusé et pourtant nuancés, satire indignée et pugnace jusqu'au pamphlet, rêverie pleine d'humour tendre sur un enfant, chant d'amour adressé à la compagne de toute une vie, analyse serrée du processus créateur, méditation qui plonge dans le plus secret de l'expérience spirituelle, fragments de récit, phrases lapidaires qui prennent valeur de maximes. L'amplification rhétorique est absente, encore

>

Quand la presse ne suffit plus...

[www.librairiemonet.com
/blogue](http://www.librairiemonet.com/blogue)



LE DÉLIVRÉ

La lecture délivre, des libraires se livrent

plus le « baratin » plaie de notre culture, la sensibilité est tenue en lisière mais partout affleure et le lyrisme n'est pas refusé. La pensée prend appui sur une observation, une rencontre, parfois un simple détail négligé : le choc initial. Non pas antérieure à l'écriture mais naissant dans son fil, elle se constitue peu à peu sous la plume, sous nos yeux, d'où ce sentiment de fraîcheur et de vie que nous ressentons à la lecture. L'auteur dit ne pas savoir où il va dès l'abord et sa plume en effet laisse le champ libre à l'imprévu, à l'aléatoire, et cependant en même temps nous nous sentons conduits par une logique sûre. L'écriture en train de se faire nous invite à accompagner cette pérégrination pour en suivre le cours ou bien nous en détacher et marcher sur notre propre chemin. Vadeboncoeur nous met en route. On sort de son œuvre les yeux dessillés, éclairé – rajeuni ! Par l'effet de l'ouverture et du vagabondage, elle nous conduit ailleurs.

**Il revendique légitimement son droit
au retrait et à la solitude,
dans sa modestie il s'efface.**

Lui qui dit souvent du mal des philosophes, protestait contre le rôle de maître à penser qu'on voulait lui faire jouer. Il conclut les *Essais inactuels* sur ce trait : « Je suis [...] quelqu'un d'aussi 'privé' qu'il se peut, rentré à tout moment chez lui, en grande paresse philosophique et familier de ce qui ne demande rien ». Il revendique légitimement son droit au retrait et à la solitude, dans sa modestie il s'efface. Quant à sa « paresse philosophique »...

Pierre Vadeboncoeur est conduit par une double passion : à travers son expérience personnelle il interroge les actes des hommes, et il célèbre la beauté partout où celle-ci se présente. On ne sait si on doit admirer plus la *nécessité* de cette œuvre ou la *probité* de son auteur. Ne choisissons pas, les deux sont exemplaires. **NB**

Pierre Vadeboncoeur a publié :

La ligne du risque, Hurtubise HMH, 1963 ; *L'autorité du peuple*, L'Arc, 1965 ; *Lettres et colères*, Parti Pris, 1969 ; *Un amour libre*, Hurtubise HMH, 1970 ; *La dernière heure et la première*, l'Hexagone et Parti Pris, 1970 ; *Indépendance*, l'Hexagone et Parti Pris, 1972 ; *Un génocide en douce*, l'Hexagone et Parti Pris, 1976 ; *Chaque jour, l'indépendance*, Leméac, 1978 ; *Les deux royaumes*, l'Hexagone, 1978 ; *To be or not to be, That is the question*, l'Hexagone, 1980 ; *Trois essais sur l'insignifiance*, suivi de *Lettre à la France*, Albin Michel et l'Hexagone, 1983 ; *L'absence, Essai à la deuxième personne*, Boréal Express, 1985 ; *Essais inactuels*, Boréal, 1987 ; *Essai sur une pensée heureuse*, Boréal, 1989 ; *Dix-sept tableaux d'enfant, Étude d'une métamorphose*, Le Jour, 1991 ; *Le bonheur excessif*, Bellarmin, 1992 ; *Gouverner ou disparaître*, Typo, 1993 ; *Vivement un autre siècle !*, Bellarmin, 1996 ; *Qui est le chevalier ?*, Leméac, 1998 ; *L'humanité improvisée*, Bellarmin, 2000 ; *La justice en tant que projectile*, Lux, 2002 ; *Le pas de l'aventurier, À propos de Rimbaud*, PUL, 2003 ; *La dictature internationale*, Lux, 2004 ; *Essais sur la croyance et l'incroyance*, Bellarmin, 2005 ; *L'injustice en armes*, Lux, 2006 ; *Les grands imbéciles*, Lux, 2008 ; *La clef de voûte*, Bellarmin 2008.